



Le Saint-Siège

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS
AU PANAMÁ À L'OCCASION DE LA
XXXIV^e JOURNÉE MONDIALE DE LA JEUNESSE
(23-28 JANVIER 2019)

RENCONTRE AVEC LES ÉVÊQUES CENTROAMÉRICAINS (SEDAC)

DISCOURS DU SAINT-PÈRE *Église S. Francisco de Asis (Panama)*

Jeudi 24 janvier 2019 [**\[Multimédia\]**](#)

Chers frères :

Merci à Mgr José Luis Escobar Alas, archevêque de San Salvador, pour les paroles de bienvenue qu'il m'a adressées au nom de tous, parmi lesquels ici présents, je retrouve un ami de jeunesse : c'est très beau. Je me réjouis de pouvoir vous rencontrer et échanger avec vous, de manière plus familière et directe, sur les aspirations, les projets et les idées des pasteurs à qui le Seigneur a confié le soin du peuple saint. Merci pour l'accueil fraternel.

Pouvoir me retrouver avec vous est aussi "m'offrir" l'opportunité de pouvoir étreindre et me sentir plus proche de vos peuples, de pouvoir faire miens leurs désirs, leurs découragements aussi et, surtout, cette foi "courageuse" qui sait stimuler l'espérance et faciliter la charité. Merci de me permettre de me rapprocher de cette foi éprouvée mais simple du visage pauvre de votre peuple qui sait que « Dieu est présent, qu'il ne dort pas, qu'il agit, observe et aide » (Saint Oscar Romero, *Homélie*, 16 décembre 1979).

Cette rencontre nous rappelle un évènement ecclésial de grande importance. Les pasteurs de cette région furent les premiers à créer en Amérique un organisme de communion et de participation qui a donné – et continue toujours à donner – des fruits abondants. Je fais référence au Secrétariat Épiscopal d'Amérique Centrale, le SEDAC. Un espace de communion, de discernement et d'engagement qui nourrit, revitalise et enrichit vos Églises. Des pasteurs qui ont su anticiper et donner un signe qui, loin d'être un élément seulement programmatique, a indiqué

comment l'avenir de l'Amérique Centrale – et de n'importe quelle région dans le monde – passe nécessairement par la lucidité et la capacité à élargir le regard, à unir les efforts dans un travail patient et généreux d'écoute, de compréhension, de dévouement et de don, et à pouvoir ainsi discerner les nouveaux horizons vers lesquels l'Esprit nous conduit^[1] (cf. Exhort. Ap. *Evangelii gaudium*, n.235).

Durant les 75 années depuis sa fondation, le SEDAC s'est efforcé de partager les joies, les tristesses, les luttes et les espérances des peuples d'Amérique Centrale, dont l'histoire est liée à celle de votre peuple fidèle et l'a forgée. Beaucoup d'hommes et de femmes, de prêtres, de personnes consacrées et de laïcs ont offert leur vie jusqu'à verser leur sang pour maintenir vive la voix prophétique de l'Église face à l'injustice, à l'appauvrissement de tant de personnes et à l'abus de pouvoir. Je me rappelle que, étant jeune prêtre, le nom de certains d'entre vous était considéré comme un mauvais mot, et votre constance a montré le chemin : merci. Ils nous rappellent que « celui qui veut vraiment rendre gloire à Dieu par sa vie, celui qui désire réellement se sanctifier pour que son existence glorifie le Saint, est appelé à se consacrer, à s'employer, et à s'évertuer à essayer de vivre les œuvres de miséricorde » (Exhort. ap. *Gaudete et exsultate*, n.107). Et cela, non pas comme une aumône mais comme une vocation.

Parmi les fruits prophétiques de l'Église en Amérique Centrale, je me réjouis de mentionner la figure de saint Oscar Romero, que j'ai eu le privilège de canoniser récemment dans le contexte du Synode des Évêques sur les jeunes. Sa vie et son enseignement sont une source d'inspiration pour nos Églises et, d'une manière particulière, pour nous-mêmes, évêques, mais furent aussi considérés comme une *mauvaise parole* : il fut suspecté, excommunié, dans les messes basses de nombreux évêques.

La devise qu'il a choisie pour son blason épiscopal et qui se trouve sur sa pierre tombale, exprime de manière claire son principe inspirateur et ce qu'a été sa vie de pasteur : "Sentir avec l'Église". Une boussole qui a orienté sa vie dans la fidélité, y compris dans les moments les plus troublés.

C'est un héritage qui peut se transformer en témoignage actif et vivifiant pour nous-mêmes, également appelés au don du martyr dans le service quotidien de nos peuples, et je voudrais m'appuyer sur cet héritage pour cette réflexion, "sentir avec l'Eglise". La réflexion que je veux partager avec vous sur la figure de Romero. Je sais qu'il en est parmi nous qui l'ont connu en personne – comme le cardinal Rosa Chavez, dont le cardinal Quarracino m'a dit qu'il était candidat au prix Nobel de la fidélité – c'est pourquoi, Eminence, si vous pensez que je me trompe avec telle ou telle appréciation, vous pouvez me corriger, ce n'est pas un problème. Recourir à la figure de Romero, c'est invoquer la sainteté et le caractère prophétique qui vit dans l'ADN de vos Églises particulières.

Sentir avec l'Église

1. Reconnaissance et gratitude

Quand saint Ignace propose les principes pour sentir avec l'Église – pardonnez-moi pour la publicité –, il cherche à aider celui qui fait les Exercices à dépasser tout type de fausses dichotomies ou d'antagonismes qui réduisent la vie de l'Esprit à la tentation habituelle d'adapter la Parole de Dieu à son intérêt personnel. Ainsi il rend possible pour celui qui fait les Exercices la grâce de se sentir et de se savoir faire partie d'un corps apostolique plus grand que lui-même et, en même temps, avec la conscience réelle de ses forces et de ses potentialités : ni faible, ni sélectif ou téméraire. Se sentir partie d'un tout, qui sera toujours plus que la somme des parties (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium, n.235*) et qui est uni à une Présence qui toujours va le dépasser (cf. Exhort. ap. *Gaudete et exsultate, n.8*).

D'où le fait que je souhaite axer ce premier *Sentir avec l'Eglise* de saint Oscar, comme une action de grâce, autrement dit une reconnaissance pour tant de bien reçu, non mérité. Romero a pu rejoindre et apprendre à vivre l'Eglise parce qu'il aimait tendrement celle qui l'avait engendré dans la foi. Sans cet amour venu de ses entrailles, il serait plus difficile de comprendre son histoire et sa conversion, puisque ce fut ce même amour qui l'a conduit jusqu'au don du martyr ; cet amour qui naît de l'accueil d'un don totalement gratuit, qui ne nous appartient pas et qui nous libère de toute prétention et de toute tentation de nous en croire propriétaires et uniques interprètes. Nous n'avons pas inventé l'Église, elle n'est pas née avec nous et elle continuera sans nous. Une telle attitude, loin de nous abandonner à la paresse, éveille une insondable et inimaginable reconnaissance qui nourrit tout. Le martyr n'est pas synonyme de pusillanimité ou de l'attitude de celui qui n'aime pas la vie et qui ne sait pas reconnaître la valeur de celle-ci. Au contraire, le martyr est celui qui est capable de lui donner chair et de vivre concrètement cette action de grâce.

Romero a senti avec l'Église parce que, en premier lieu, il a aimé l'Église comme une mère qui l'a engendré dans la foi et qu'il s'est senti membre et partie d'elle.

2. Un amour au goût de peuple

Cet amour, adhésion et reconnaissance, l'a conduit à étreindre avec passion, mais également avec dévouement et réflexion, tout l'apport et le renouveau magistériel que le Concile Vatican II a proposé. Là, il a trouvé l'assurance de vivre la suite du Christ. Il ne fut ni idéologue ni idéologique ; son action est née d'une intégration des documents conciliaires. Illuminé par cet horizon ecclésial, sentir avec l'Église est pour Romero la contempler comme Peuple de Dieu. Parce que le Seigneur n'a pas voulu nous sauver isolément hors de tout lien mutuel, mais il a voulu former un peuple qui le confesse en vérité et le serve dans la sainteté (cf. Const. Dogm. *Lumen Gentium, n.9*). Un Peuple qui possède, garde et célèbre « l'onction du Saint » (ibid. n.12) et auprès duquel Romero se mettait à l'écoute pour ne pas repousser l'inspiration (cf. S. Oscar Romero, *Homélie*, 16 juillet 1978). Ainsi il nous montre que le pasteur, pour chercher et trouver le Seigneur, doit apprendre à écouter le pouls de son peuple, sentir "l'odeur" des hommes et des femmes d'aujourd'hui jusqu'à

rester imprégné de leurs joies et de leurs espérances, de leurs tristesses et de leurs angoisses (cf. Const. dogm. *Gaudium et spes*, n.1) et ainsi scruter la Parole de Dieu (cf. Const. dogm. *Dei Verbum*, n.13). Une écoute du peuple qui lui a été confié, jusqu'à respirer et découvrir à travers lui la volonté de Dieu qui nous appelle (cf. *Discours durant la rencontre pour les familles, 4 octobre 2014*). Sans dichotomie ou faux antagonismes, parce que seul l'amour de Dieu est capable d'intégrer tous nos amours dans un même sentir et un même regard.

Pour lui, en définitive, sentir avec l'Église, c'est participer à la gloire de l'Église qui est de porter dans ses entrailles toute la kénose du Christ. Dans l'Église, le Christ vit parmi nous et, pour cette raison, elle doit être humble et pauvre, parce qu'une Église hautaine, une Église pleine d'orgueil, une Église autosuffisante, n'est pas l'Église de la kénose, comme il nous le disait dans une homélie du 1er octobre 1978.

3. *Porter dans ses entrailles la kénose du Christ*

Cela n'est pas seulement la gloire de l'Église, mais aussi une vocation, une invitation à être notre gloire personnelle et notre chemin de sainteté. La kénose du Christ n'est pas de l'histoire ancienne mais une garantie actuelle pour sentir et découvrir sa présence agissante dans l'histoire. Présence que nous ne pouvons pas ni ne voulons taire, parce nous savons et nous avons fait l'expérience que Lui seul est "Chemin, Vérité et Vie". La kénose du Christ nous rappelle que Dieu sauve dans l'histoire, dans la vie de chaque homme, que c'est également sa propre histoire et que là il vient à notre rencontre (cf. S. Oscar Romero, *Homélie*, 7 décembre 1978). C'est important, frères, que nous n'ayons pas peur de toucher et de nous approcher des blessures de notre peuple, qui sont aussi nos blessures, et de le faire à la manière du Seigneur. Le pasteur ne peut pas rester éloigné de la souffrance de son peuple ; de plus, nous pourrions dire que le cœur du pasteur se juge à sa capacité à se laisser toucher face à tant de vies blessées et menacées. Le faire à la manière du Seigneur signifie laisser cette souffrance frapper, marquer nos priorités et nos préférences, frapper et marquer l'emploi du temps et l'utilisation de l'argent, y compris la manière de prier, pour pouvoir oindre tout et tous avec la consolation de l'amitié de Jésus-Christ, dans une communauté de foi qui contient et ouvre un horizon toujours nouveau qui donne sens et espérance à la vie (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n.49). La kénose du Christ implique d'abandonner la virtualité de l'existence et des discours pour écouter le bruit et la rengaine des personnes réelles qui nous défie de créer des liens. Permettez-moi de vous le dire : les réseaux servent à créer des liens mais pas des racines, ils sont incapables de nous donner une appartenance, de nous faire sentir partie d'un même peuple. Sans ce sentir, toutes nos paroles, nos réunions, nos rencontres, et nos écrits seront le signe d'une foi qui n'a pas su accompagner la kénose du Seigneur, une foi qui est restée à mi-chemin, quand, plus grave encore, - je me rappelle un penseur latino-américain – elle ne finit pas par être une religion avec un Dieu sans Christ, avec un Christ sans Eglise et avec une Eglise sans peuple.

La kénose du Christ est jeune

Ces Journées Mondiales de la Jeunesse sont une occasion unique pour sortir à la rencontre et s'approcher davantage de la réalité de nos jeunes. Une réalité pleine d'espérance et de désirs, mais aussi profondément marquée par tant de blessures. Avec eux, nous pourrions déchiffrer, de manière renouvelée, notre époque et reconnaître les signes des temps parce que, comme l'ont affirmé les pères synodaux, les jeunes sont un des "lieux théologiques" dans lesquels le Seigneur nous donne à connaître certaines de ses attentes et de ses défis pour construire demain (cf. Synode sur les Jeunes, *doc. fin.*, n.64). Avec eux, nous pouvons imaginer comment rendre plus visible et plus crédible l'Évangile dans le monde où nous devons vivre ; ils sont comme un thermomètre pour savoir où nous en sommes comme communauté et comme société.

Ils portent avec eux une inquiétude que nous devons valoriser, respecter, accompagner, et qui nous fait tant de bien à tous parce qu'elle nous désinstalle et nous rappelle que le pasteur ne cesse jamais d'être disciple et qu'il est toujours en chemin. Cette saine inquiétude nous met en mouvement et nous devance. Comme l'ont rappelé les pères synodaux en disant : « les jeunes, à certains égards, sont en avance sur leurs pasteurs » (*ibid.*, n.66). Le pasteur en relation avec son peuple ne passe pas toujours devant ; parfois il doit passer devant pour indiquer le chemin ; parfois il doit être au milieu pour sentir ce qui se passe, pour comprendre le peuple ; parfois il doit rester à l'arrière, pour protéger les derniers et pour que personne ne soit laissé pour compte et ne devienne un matériel jetable. Nous devons être comblés de joie de constater comment le semis n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Beaucoup des préoccupations et des intuitions des jeunes ont grandi dans le cadre familial, alimentées par une grand-mère ou une catéchiste. En parlant des grands-mères, c'est la deuxième fois que je la vois, je l'ai vue hier et je l'ai vue aujourd'hui, une vieille femme, maigre, de mon âge ou plus encore, avec une mitre, elle s'était mis une mitre qu'elle avait faite avec du carton et une pancarte qui disait : "Sainteté, les grands-mères aussi font du vacarme". Une merveille du peuple ! Et, les jeunes ont appris ces choses avec la famille ou dans le cadre de la paroisse, de la pastorale éducative ou des jeunes. Ces préoccupations qui ont grandi dans une écoute de l'Évangile et dans des communautés à la foi vive, fervente qui trouve une terre où germer. Comment ne pas remercier les jeunes soucieux pour l'Évangile ! Bien évidemment que ça fatigue, bien évidemment que parfois ça dérange. Il me vient à l'esprit ce qu'a dit un philosophe grec, ce qu'il l'a dit de lui-même, je le dis des jeunes : ils sont comme une mouche sur la croupe d'un noble cheval, pour qu'il ne s'endorme pas (cf. Platon, *Apologie de Socrate*). Nous sommes le cheval, non ? Cette réalité nous stimule à un plus grand engagement pour les aider à grandir, en leur offrant plus et de meilleurs espaces qui les engendrent au rêve de Dieu. L'Église par nature est Mère et comme telle, elle engendre et fait éclore la vie en la protégeant de tout ce qui menace son développement. Gestation de la liberté et pour la liberté. Je vous invite donc à promouvoir des programmes et des centres éducatifs qui sachent accompagner, soutenir et renforcer vos jeunes ; s'il vous plait, des jeunes "récupérés" dans la rue, avant que la culture de mort, "en leur vendant de la fumée" et des solutions magiques, ne s'empare et ne profite de leur inquiétude et de leur esprit. Et faites-le non pas avec paternalisme, qu'ils ne tolèrent pas, non pas du haut vers le bas, parce que ce n'est pas non plus ce que le Seigneur nous demande, mais comme des pères, comme de frères à frères. Ils sont le

visage du Christ pour nous, et nous ne pouvons pas aller au Christ du haut vers le bas, mais du bas vers le haut, nous disait Romero le 2 septembre 1979 (cf. S. Oscar Romero, *Homélie*, 2 septembre 1979).

Ils sont nombreux les jeunes qui ont été douloureusement séduits par des réponses immédiates qui hypothèquent la vie. Et tant d'autres auxquels a été donnée une illusion à court terme dans certains mouvements, qui ensuite en ont fait des pélagiens ou des convaincus de se suffire à eux-mêmes et qui les abandonnent à mi-chemin. Les pères synodaux nous l'ont dit : par durcissement ou par manque d'alternatives, les jeunes se trouvent plongés dans des situations très conflictuelles qui n'ont pas de solution à court terme : violence domestique, homicides contre les femmes – quel fléau vit notre continent à ce sujet ! –, bandes armées, criminelles, trafic de drogue, exploitation sexuelle des mineurs et de non mineurs, etc., et ça fait mal de constater qu'à la racine de beaucoup de ces situations, se trouvent des expériences d'orphelin, fruit d'une culture et d'une société qui est partie "dans tous les sens", sans mère, et les laisse orphelins. Des foyers brisés tant de fois par un système économique qui n'a pas comme priorité les personnes et le bien commun et qui a fait de la spéculation "son paradis" d'où il continue à "s'engraisser", sans se soucier aux dépens de qui. Ainsi nos jeunes sans domicile, sans famille, sans communauté, sans appartenance, sont à découvert pour le premier escroc.

N'oublions pas que « la véritable souffrance qui sort de l'homme appartient en premier lieu à Dieu » (Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*). Ne séparons pas ce que Lui a voulu unir en son Fils.

Demain exige de respecter le présent, en rendant dignes et en s'obstinant à valoriser les cultures de vos peuples. Là aussi se joue la dignité : dans la fierté culturelle. Vos peuples ne sont pas "l'arrière-cour" de la société, ni de personne. Ils ont une histoire riche qui doit être assumée, valorisée et confortée. Les semences du Royaume ont été plantées dans cette terre. Nous avons le devoir de les reconnaître, de veiller sur elles, de les protéger, pour que rien de ce que Dieu a planté de bon ne se dessèche à cause d'intérêts illégitimes qui, en tous lieux, sèment la corruption et se développent avec l'exploitation des plus pauvres. Prendre soin des racines, c'est prendre soin du riche patrimoine historique, culturel et spirituel que cette terre durant des siècles a su "mêler". Obstinez-vous et élevez la voix contre la désertification culturelle et contre la désertification spirituelle de vos peuples, qui provoque une indigence radicale puisqu'elle les laisse sans cette indispensable immunité vitale qui soutient la dignité dans les moments de plus grande difficulté. Et je vous félicite pour l'initiative de commencer ces Journées Mondiales de la Jeunesse par les Journées de la Jeunesse indigène, je crois dans le diocèse de David, et par les Journées de la Jeunesse d'ascendance africaine, ça a été une bonne initiative pour faire voir les nombreuses facettes de notre peuple.

Dans votre dernière lettre pastorale, vous avez affirmé : « Dernièrement, notre région a été impactée par la migration vécue d'une manière nouvelle, parce qu'elle est massive et organisée,

et qu'elle a mis en évidence les raisons qui en font une migration forcée avec les risques qu'elle implique pour la dignité de la personne humaine » (SEDAC, *Message au Peuple de Dieu et à toutes les personnes de bonne volonté*, 30 novembre 2018).

Beaucoup de migrants ont un visage jeune, ils recherchent un bien plus grand pour leurs familles, ils n'ont pas peur de risquer et de tout laisser, afin de leur offrir le minimum de conditions qui leur garantissent un avenir meilleur. A ce sujet, il ne suffit pas seulement de dénoncer, mais nous devons aussi annoncer concrètement une "bonne nouvelle". L'Église, grâce à son universalité, peut offrir cette hospitalité fraternelle et accueillante, pour que les communautés d'origine et celles d'accueil dialoguent et contribuent à dépasser les peurs et les méfiances, et consolident les liens que les migrations, dans l'imaginaire collectif, menacent de rompre. "Accueillir, protéger, promouvoir et intégrer" les peuples, peuvent être les quatre verbes avec lesquels l'Église, dans cette situation migratoire, conjugue sa maternité dans l'aujourd'hui de l'histoire (cf. Synode sur les jeunes, *Doc. fin.*, n.147). Le Vicaire général de Paris, Mgr Benoist de Sinety, vient de publier un livre qui a comme sous-titre : "Accueillir les migrants, un appel au courage" (cf. *Il faut que des voix s'élèvent. Accueil des migrants, un appel au courage*, Paris 2018). Ce livre est une joie. Lui est ici, aux Journées.

Tous les efforts que vous pouvez accomplir pour jeter des ponts entre les communautés ecclésiales, paroissiales, diocésaines, ainsi que par l'intermédiaire des Conférences épiscopales, seront un geste prophétique de l'Église qui dans le Christ est « le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (Cons. dogm. *Lumen Gentium*, n.1). Et ainsi la tentation d'en rester à la seule dénonciation se dissipe et se fait annonce de la Vie nouvelle que le Seigneur nous offre.

Rappelons-nous l'exhortation de saint Jean : « Celui qui a de quoi vivre en ce monde, s'il voit son frère dans le besoin sans faire preuve de compassion, comment l'amour de Dieu pourrait-il demeurer en lui ? Petits enfants, n'aimons pas en paroles ni par des discours, mais par des actes et en vérité » (1 Jn 3, 17-18).

Toutes ces situations posent des questions, elles sont des situations qui nous appellent à la conversion, à la solidarité et à une action éducative qui pénètre dans nos communautés. Nous ne pouvons pas rester indifférents (cf. Synode sur les jeunes, *Doc. fin.*, n.41-44). Le monde exclut, l'esprit du monde exclut, nous le savons et nous en souffrons ; la kénose du Christ n'exclut pas, nous en avons fait l'expérience et nous continuons d'en faire l'expérience dans notre propre chair avec le pardon et la conversion. Cette tension nous oblige à nous interroger continuellement : où voulons-nous nous arrêter ?

La kénose du Christ est sacerdotale

L'impact qu'a eu le meurtre du P. Rutilio Grande dans la vie de Mgr Romero est connu, ainsi que

l'amitié qu'il lui portait. Ce fut un évènement qui a marqué au fer son cœur d'homme, de prêtre et de pasteur. Romero n'était pas un administrateur de ressources humaines, il ne gérait pas des personnes ni des organismes, Romero sentait, il sentait avec l'amour d'un père, d'un ami et d'un frère. Une barre un peu haute, mais une barre dans le but d'évaluer notre cœur épiscopal, une barre face à laquelle nous pouvons nous interroger : quand est-ce que je suis affecté par la vie de mes prêtres ? Quand suis-je capable de me laisser toucher par ce qu'ils vivent, de pleurer de leurs souffrances, ainsi que de fêter leurs joies et de m'en réjouir ? Le fonctionnalisme et le cléricalisme ecclésial – si tristement répandus et qui représentent une caricature et une perversion du ministère – commencent à être évalués par ces questions. Il n'est pas question de changement de style, de manière ou de langage –cela est important certainement –, mais surtout, il est question de l'impact et de la capacité de nos agendas épiscopaux à avoir de l'espace pour recevoir, accompagner et soutenir nos prêtres, un "espace réel" pour nous occuper d'eux. Et c'est ce qui fait de nous des pères féconds.

C'est à eux normalement qu'incombe de manière spéciale la responsabilité de faire que ce peuple soit le peuple de Dieu. Ils sont sur la ligne de tir. Ils portent sur leurs épaules le poids du jour et de la chaleur (cf. *Mt 20,12*), ils sont exposés à une multitude de situations quotidiennes qui peuvent les rendre plus vulnérables et, pour cette raison, ils ont besoin également de notre proximité, de notre compréhension et de notre encouragement, ils ont besoin de notre paternité. Le résultat du travail pastoral, de l'évangélisation dans l'Église et de la mission, ne repose pas sur la richesse des ressources et des moyens matériels, ni sur le nombre d'évènements ou d'activités que nous réalisons, mais sur la *centralité de la compassion* : une des plus grandes marques distinctives que nous puissions offrir comme Église à nos frères. Je suis inquiet de ce que la compassion ait perdu une place centrale dans l'Eglise, notamment dans des groupes catholiques, ou qu'elle soit en train de la perdre, pour ne pas être trop pessimiste. Même dans les moyens de communication catholiques, il n'y a plus de compassion, mais il y a le schisme, la condamnation, l'acharnement, la valorisation de soi-même, la dénonciation de l'hérésie... Que ne se perde pas dans notre Eglise la compassion, et que ne se perde pas dans l'évêque la place centrale de la compassion. La kénose du Christ est l'expression maximale de la compassion du Père. L'Église du Christ est l'Église de la compassion, et cela commence à la maison. Il est toujours bon de nous interroger comme pasteurs : quel impact a en moi la vie de mes prêtres ? Suis-je capable d'être un père ou bien est-ce que je me console d'être un simple exécutant ? Est-ce que je me laisse déranger ? Je me rappelle les paroles de Benoît XVI au début de son pontificat, s'adressant à ses compatriotes : « Le Christ ne nous a pas promis une vie facile. Celui qui cherche la facilité avec Lui, s'est trompé de chemin. Lui, il nous montre la voie qui nous conduit vers de grandes choses, vers le bien, vers une vie humaine authentique » (Benoît XVI, *Discours aux pèlerins allemands, 25 avril 2005*). L'évêque doit grandir chaque jour dans la capacité à se laisser déranger, à être sensible à ses prêtres. Je pense à un évêque, évêque émérite d'un grand diocèse, grand travailleur, qui avait les audiences chaque jour le matin, et il arrivait souvent, très souvent, que, ayant terminé les audiences du matin, sans avoir vu l'heure d'aller manger, il y eut là deux prêtres qui n'étaient pas sur son agenda et qui l'attendaient, et il revenait en arrière et il les écoutait comme s'il avait toute

la matinée devant lui. Se laisser déranger et laisser les pâtes et la côtelette se refroidir. Se laisser déranger par les prêtres.

Nous savons que notre travail, dans les visites et les rencontres que nous accomplissons – surtout dans les paroisses – ont une dimension et une composante administrative qu'il est nécessaire de réaliser. S'assurer que cela se fait, oui, mais cela ne veut pas et ne voudrait pas dire que nous devons le faire et utiliser le temps limité en tâches administratives. Dans les visites, l'essentiel et ce que nous ne pouvons pas déléguer, c'est "l'oreille". Il y a beaucoup de choses que nous faisons tous les jours et que nous devrions confier à d'autres. Ce que nous ne pouvons pas confier, en revanche, c'est la capacité d'écouter, la capacité de suivre l'état de santé et la vie de nos prêtres. Nous ne pouvons pas déléguer à d'autres la porte ouverte à leur intention. Porte ouverte qui crée les conditions permettant la confiance plus que la peur, la sincérité plus que l'hypocrisie, l'échange franc et respectueux plus que le monologue disciplinaire.

Je me rappelle ces paroles du bienheureux Rosmini – accusé d'hérésie et aujourd'hui bienheureux - : « Il ne fait aucun doute que seuls les grands hommes peuvent former d'autres grands hommes [...] Dans les premiers siècles, la maison de l'évêque c'était le séminaire des prêtres et des diacres. La présence et la vie sainte de leur prélat s'avérait être une leçon brûlante, continue, sublime, dans laquelle on apprenait conjointement la théorie dans ses doctes paroles et la pratique dans ses occupations pastorales assidues. Et ainsi on voyait grandir le jeune Athanase auprès d'Alexandre » (Antonio Rosmini, *Les cinq plaies de la sainte Eglise*, p.63).

Il est important que le prêtre trouve le père, le pasteur dans lequel "se regarder", non pas l'administrateur qui veut "passer les troupes en revue". Il est fondamental, avec toutes les choses sur lesquelles nous sommes en désaccord, y compris les différends et les débats qui peuvent exister (et il est normal et attendu qu'ils existent), que les prêtres perçoivent dans l'évêque un homme capable de se risquer et de s'engager pour eux, de les faire avancer et d'être une main tendue quand ils sont enlisés. *Un homme de discernement qui sache orienter* et trouver des chemins concrets et praticables aux différents carrefours de chaque histoire personnelle. Quand j'étais en Argentine, j'entendais parfois des personnes qui disaient : "J'ai appelé l'évêque – des prêtres, non ? – et la secrétaire m'a dit qu'il avait l'agenda rempli et de rappeler d'ici vingt jours ; et elle ne m'a pas demandé ce que je voulais, rien". "Je voudrais voir l'évêque. Il ne peut pas, donc je vous inscris sur la liste". C'est clair, après cela, le prêtre n'a plus appelé, et il a continué avec celui qui voulait bien l'interroger – bien ou mal – sur lui-même. Ce n'est pas un conseil, mais quelque chose que je vous dis avec le cœur : si vous avez l'agenda rempli, béni soit Dieu, ainsi vous allez manger tranquilles parce que vous avez gagné votre pain ; mais si vous voyez qu'un prêtre vous a appelé, aujourd'hui, pas plus tard que demain, appelez-le : "tu m'as appelé, qu'est-ce qui se passe ? Peux-tu attendre jusqu'à tel jour ou pas ?". Ce prêtre, à partir de ce moment, sait qu'il a un père.

Le mot autorité étymologiquement vient de la racine latine *augere* qui signifie augmenter,

promouvoir, faire progresser. L'autorité du pasteur consiste en particulier à aider à grandir, à promouvoir ses prêtres, plus qu'à se promouvoir lui-même – cela un célibataire le fait, pas un père –. La joie du père/pasteur est de voir que ses fils ont grandi et qu'ils ont été féconds. Frères, que cela soit notre autorité et le signe de notre fécondité.

La kénose du Christ est pauvre

Sentir avec l'Eglise, c'est sentir avec le peuple fidèle, le peuple souffrant et espérant en Dieu. C'est savoir que notre identité ministérielle naît et se comprend à la lumière de cette appartenance unique et constitutive de notre être. Dans ce sens, j'aimerais vous rappeler ce que saint Ignace nous écrivait aux jésuites : « la pauvreté est une mère et un mur », elle engendre et elle contient. Mère parce qu'elle nous invite à la fécondité, à engendrer, à être capables de donner, chose impossible d'un cœur avare et qui cherche à accumuler. Et un mur parce qu'elle nous protège de l'une des tentations les plus subtiles à laquelle nous sommes confrontés, nous les consacrés, à savoir la mondanité spirituelle : c'est-à-dire, revêtir de valeurs religieuses et "pieuses" l'appât du pouvoir et le fait de vouloir se mettre en avant, la vanité, y compris l'orgueil et l'arrogance. Un mur et une mère qui nous aident à être une Eglise qui soit toujours plus libre parce qu'elle est centrée sur la kénose de son Seigneur. Une Eglise qui ne veut pas que sa force soit – comme l'a dit Mgr Romero – dans le soutien des puissants ou de la politique, mais résulte de la noblesse à cheminer uniquement dans les bras du crucifié, qui est sa véritable force. Et cela se traduit en signes concrets, en signes visibles, cela nous remet en question et nous pousse à un examen de conscience sur nos options et nos priorités dans l'utilisation des ressources, dans l'utilisation des influences et des positionnements. La pauvreté est une mère et une barrière parce qu'elle garde en particulier notre cœur pour qu'il ne glisse pas vers des concessions et des engagements qui affaiblissent la liberté et la "*parresia*" de ce à quoi le Seigneur nous appelle.

Frères, avant de terminer, mettons-nous sous le manteau de la Vierge, prions ensemble pour qu'elle garde notre cœur de pasteurs et nous aide à mieux servir le Corps de son Fils, le saint Peuple fidèle de Dieu qui chemine, vit et prie ici en Amérique Centrale. Prions la Mère. "Ave Maria..."

Que Jésus vous bénisse et que la Vierge vous garde. Et, s'il vous plait, n'oubliez pas de prier pour moi, pour que je me conforme à tout ce que j'ai dit.

Merci beaucoup.

[1] Je veux rendre présente la mémoire de pasteurs qui, mus par leur zèle pastoral et leur amour de l'Eglise, ont donné vie à cet organisme ecclésial, comme Mgr Luis Chavez y Gonzalez, archevêque de San Salvador, et Mgr Victor Sanabria, archevêque de San José de Costa Rica,

parmi d'autres.

Copyright © Dicastero per la Comunicazione - Libreria Editrice Vaticana